

Bayart Denis (2007) "Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco", *Le Libellio d'Aegis*, volume 3, n° 4, Numéro Spécial, novembre, pp. 24-34

PRAGMATISME ET RECHERCHE SUR LES ORGANISATIONS

Sommaire

1

Présentation du numéro

H. Dumez

3

Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations

B. Journé

9

Comprendre l'étude de cas à partir du *Comment nous pensons* de Dewey

H. Dumez

18

Un contre modèle de l'action : l'expérience selon Dewey

H. Dumez

24

Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco

D. Bayart

34

L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme
ou : il faut ruser avec le monde...

Philippe Lorino

41

La créativité de l'agir et l'analyse de l'action située

H. Dumez

46

Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco

On ne peut entrer dans l'oeuvre de Peirce sans un fil conducteur, et la logique est celui qui me convient le mieux. Il n'est certainement par possible de « lire Peirce ». D'abord, la quantité : ses écrits représenteraient approximativement cent quatre volumes de 500 pages chacun¹... Ensuite, le caractère inachevé, répétitif mais toujours renouvelé, « non clos », quasi-infini, de son oeuvre. Il préférerait très souvent écrire un nouveau texte plutôt que reprendre un texte existant. Il n'a jamais publié de livre « de synthèse », ne supportant apparemment pas de voir sa pensée figée dans un état bien déterminé. Un spécialiste français a relevé 76 définitions du signe dans ses écrits².

Je commencerai donc par parler de Eco, plus abordable. Non que l'homme soit plus facile à cerner, mais son oeuvre est plus ordonnée, et surtout je me limiterai à un domaine bien défini, celui développé dans *Lector in fabula*, dont le sous-titre dit l'essentiel : « le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs ». Sous l'angle qui nous intéresse, l'idée principale est qu'un texte, pour être lu effectivement, activement, productivement – Eco emploie toujours le terme « actualisé » - demande au lecteur un apport personnel important, qu'il est devenu habituel d'appeler le « travail du lecteur ».³

Le Lecteur modèle, émergent du texte

L'argument est qu'un texte est « plein de trous », de sous-entendus, d'implicite. Ces trous doivent être remplis par le lecteur. Dans un texte narratif, tout n'est pas dit – ce serait d'ailleurs impossible, et les récits trop chargés de détails sont fastidieux. Un dialogue de l'humoriste italien Achille Campanile (cité in Eco, *Bois du roman*, p.10) illustre bien les évidences invisibles dont sont truffés les récits et conversations :

A la fin, Gédéon laissa échapper un : « Au château de Fiorenzina ! » qui fit tressaillir le cheval et amena le cocher à dire : « A cette heure ? On va y arriver de nuit.

- C'est vrai, murmura Gédéon, nous partirons demain matin. Viens nous prendre à sept heures précises.

- Avec le fiacre ? » demanda le cocher.

Gédéon réfléchit quelques instants. Il finit par dire : « Oui, ce sera mieux. »

Tandis qu'il se dirigeait vers la pension, il se tourna de nouveau vers le cocher et lui cria : « Eh ! N'oublie pas ; viens aussi avec le cheval ! »

Actualiser un texte, pour le lecteur, pourrait alors se définir ainsi : c'est expliciter (pour soi) ce qui n'est pas dit dans le texte, qui n'est pas manifesté en surface mais présent néanmoins dans le texte. « *Le texte est un mécanisme paresseux (ou économi-*

que) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire. » (*Lector in fabula*, p.63).

Cette observation de bon sens est la clé de la théorie du Lecteur modèle. En supposant que le texte ait été écrit dans les conditions courantes, par un auteur qui entend produire certaines impressions ou effets sur son lecteur, alors le texte doit, de quelque façon, comporter des indications concernant : 1) les compétences nécessaires au lecteur pour actualiser le texte de façon conforme aux intentions de l'auteur, notamment en opérant une sélection des lecteurs ; 2) les mouvements interprétatifs à accomplir par le lecteur sélectionné afin de parvenir à cette actualisation.

Un lecteur possédant ces compétences est dit « Lecteur modèle » (LM). Il faut bien souligner que le LM n'est pas le lecteur en chair et en os, qui est appelé « lecteur empirique ». Le LM n'est pas une personne réelle mais un lecteur abstrait dont les propriétés émergent des stratégies textuelles mises en oeuvre par l'auteur, et qui sont objet de créativité littéraire, donc a priori très ouvertes. La seule présentation du livre opère généralement une sélection des lecteurs, les premières phrases du texte également, le vocabulaire employé, etc.

On peut dire que le LM est émergent du texte. Il se définit à travers le fonctionnement du texte, car le LM est exposé à un processus de formation, d'éducation : il apprend, se familiarise avec le monde créé par le texte, en vient à l'habiter, à connaître les êtres qui le peuplent, à anticiper leurs actions et réactions. Tous ces mouvements interprétatifs à l'initiative du lecteur, Eco les appelle des « extensions ». Nous trouvons ici une conception pragmatiste de la lecture comme un acte processuel qui se définit et se construit au fur et à mesure de sa progression, sans qu'un but précis soit nécessairement défini par avance. Des orientations pour ce processus sont dessinées ou suggérées par le texte, mais elles ne sont actualisées que par un lecteur qui les comprend – à sa façon, bien sûr.

Le texte prévoit ainsi son lecteur et les conditions de sa propre actualisation : « *générer un texte signifie mettre en oeuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre – comme dans toute stratégie* » (*LIF*, p.65). Notons qu'il y a un paradoxe, un cercle vicieux autoréférentiel, dans le fait que, pour actualiser ces indications, le lecteur doit déjà être proche du lecteur modèle. Il doit en effet posséder les compétences adéquates pour comprendre comment s'engager dans le texte au départ, comment orienter le processus de sa propre formation en tant que lecteur. Ce paradoxe explique que certains textes – probablement maladroits – puissent être totalement incompris, ou compris dans des sens qui ne suivent absolument pas les intentions de l'auteur. Il ne suffit pas en effet de placer en tête des « instructions au lecteur », comme méta-texte censément plus véridique. Tout méta-texte fait en réalité partie du texte et de l'architecture narrative, comme le démontrent nombre de cas littéraires, par exemple les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (Edgar Poe, cité par Eco, in *Bois du roman*).

La théorie du Lecteur modèle se déploie ensuite dans plusieurs dimensions mais nous nous limiterons à quelques notions essentielles : auteur modèle, textes fermés et textes ouverts, lecture coopérative, utilisation, lecture critique.

L'Auteur modèle est, logiquement, l'entité corrélée au Lecteur modèle : c'est également une stratégie textuelle, celle qui fait émerger un auteur du texte comme s'adres-

sant au Lecteur modèle, à bien distinguer de l'auteur empirique. L'auteur est habituellement manifesté textuellement sous des formes très diverses, par exemple comme un rôle actanciel possédant telle ou telle propriété caractéristique : style reconnaissable, idiolectique ou historiquement typé ; comme une simple position actancielle, le « je » sujet de l'énoncé ; comme une occurrence illocutoire, l'entité qui par cet énoncé promet, s'engage, etc. ; comme intervention d'un sujet extérieur à l'énoncé mais présent dans le texte, par des jugements portés, des qualifications, etc. (*LIF*, p. 75). L'Auteur modèle se constitue à travers de telles figures textuelles, qui relèvent de l'inventivité de l'auteur empirique. Comme le Lecteur modèle, il émerge progressivement par le processus de lecture.

Ce concept soulève la question importante de la relation entre auteur empirique et Auteur modèle. Dans quelle mesure peut-on considérer un auteur empirique comme engagé personnellement par l'Auteur modèle de son texte ? Dans le domaine de la fiction, la question concerne la critique littéraire et fait l'objet de discussions infinies, mais dans la vie ordinaire, notamment pour les textes organisationnels, elle peut engager des enjeux considérables, par exemple en termes de responsabilité.

Il est certains textes dont le type est rapidement identifiable, tels les manuels techniques, livres d'instructions, romans populaires de la collection Harlequin, etc. Le Lecteur modèle en est souvent ouvertement précisé (étudiant d'un certain niveau, professionnel spécialiste), ainsi que l'Auteur modèle. De tels textes sont appelés « fermés » : ils affichent un usage déterminé, un public ciblé, des conditions d'interprétation bien spécifiées. C'est de cette spécification qu'ils tirent leur valeur, et ils la perdent si ces conditions ne sont pas satisfaites. A l'opposé, les textes "ouverts" gardent de la valeur dans des conditions d'interprétation très diverses. L'exemple littéraire le plus ouvert, selon Eco, est *Finnegan's Wake* de Joyce, qui postule une capacité d'association infinie de la part du lecteur. Etre ouvert apparaît ainsi comme une qualité majeure pour un texte littéraire : il se prête à une grande variété de lectures différentes sans être dénaturé ou perverti. Le lien entre ces lectures différentes n'est pas direct, mais de cousinage : elles sont toutes des lectures du *même* texte. La place du texte est ainsi centrale, il possède une autonomie, une existence propre, il est « manifeste ».

Eco rapporte dans l'*Apostille au Nom de la rose* qu'il a reçu des lettres de lecteurs très savants ou très attentifs, qui avaient décelé des relations entre composantes textuelles et demandaient à l'auteur de s'en expliquer. En l'occurrence, Eco n'avait pas consciemment voulu ces effets, et ne pouvait donc que faire part de la manière dont il a travaillé. En définitive, il estime que l'auteur doit s'effacer derrière le texte tel qu'il est écrit : « *Avais-je ou non conscience de (...) ? Rien ne sert de le dire maintenant, le texte est là et il produit ses propres effets de sens.* » (*Apostille au Nom de la rose*, p.11).

C'est ici que la prise en compte de l'attitude du lecteur empirique devient intéressante. Un lecteur coopératif va actualiser le texte d'une façon personnelle, mais en s'efforçant de le respecter, d'en déployer de nouvelles significations, de l'enrichir. L'auteur sera peut-être étonné de ces interprétations, mais en définitive elles flatteront son orgueil d'auteur. Un lecteur critique va au contraire se servir du texte *malgré* ou *contre* son auteur, soit dans un rapport conflictuel, soit pour ses desseins personnels. Dans la terminologie de Eco, le texte n'est plus *interprété*, mais *utilisé*. Une hypothèse forte de Eco est qu'un texte fermé est plus facilement utilisé qu'un texte ouvert, par suite de la spécification précise de son Lecteur modèle. L'auteur d'un texte

fermé s'expose à voir ses intentions trahies par des lecteurs (non modèles) qui utiliseraient son texte à d'autres fins.

La distinction fermé/ ouvert devient ainsi intéressante pour les textes de prescription organisationnelle : généralement, ceux-ci cherchent à être aussi précis que possible et sont donc fermés, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas être interprétés en dehors des plages prévues sans être dénaturés, détournés. Au contraire, un texte ouvert supportera des interprétations très diverses qui toutes respecteront le texte sous ses aspects essentiels.

Les logiques de l'exploration textuelle chez Eco

Pour actualiser un texte, le lecteur fait jouer différents aspects de ses structures. Le travail d'Eco est intéressant en cela qu'il représente un effort d'explicitation de ces structures et de leurs articulations.

Le principe général, tel que je le comprends, est que le texte propose au lecteur des figures dites « intensionnelles », possédant des propriétés qui peuvent être explicitées, déployées, explorées. Elles représentent un potentiel que le lecteur est susceptible d'actualiser lors d'explorations, que Eco appelle « extensions ». Notons qu'on retrouve ici les deux manières classiques de décrire ou définir un concept ou un ensemble d'éléments : par énumération (extension), ou par des propriétés caractéristiques spécifiées (intension). Dans l'actualisation du texte, le lecteur circule incessamment entre les deux registres. Par exemple, il induit les propriétés psychologiques d'un personnage à partir de ses actes, puis anticipe des comportements futurs à partir de ces propriétés.

Ces explorations portent le joli nom de « prévisions et promenades inférentielles ». Elles sont déclenchées par des étonnements du lecteur en certains points du texte, qui lui font envisager plusieurs hypothèses concurrentes, explorer leurs développements et leurs conséquences. Ces points sont par exemple des « disjonctions de probabilité » – terme qui signifie apparemment une discontinuité dans la prévisibilité des éléments textuels. L'étonnement du lecteur peut aussi être appelé par un « signal de suspense » : « *Le curé vit alors une chose à laquelle il ne s'attendait pas et qu'il aurait préféré ne pas voir : deux hommes se tenaient (...)* » (Manzoni, *les Fiancés*). Amené par ces étonnements à faire des hypothèses et prévisions sur les éléments du texte, le lecteur construit peu à peu, par bribes et morceaux (Eco dit « préfiguration »), un « monde possible » dans lequel le texte pourrait prendre sens. « Le lecteur (...) assume une attitude propositionnelle (il croit, il désire, il souhaite, il espère, il pense) quant à l'évolution des choses. Ce faisant, il configure un cours d'événements possible ou un état de choses possible – (...) il hasarde des hypothèses sur des structures de mondes. » (LIF, p. 145).

L'exploration inférentielle peut avoir lieu, trouver support, en toutes les composantes du texte, depuis le contenu manifeste et ses interprétations sémantiques jusqu'aux structures de mondes, en passant par les structures discursives, narratives, actancielles. Pour toutes ces notions, je ne peux que renvoyer à l'ouvrage de Eco (*LIF*, notamment chap. 4 et fig. 2). La complémentarité entre intension et extension se retrouve pour ces différentes composantes textuelles. On comprend bien que l'impression de réalité ou de vraisemblance concernant « le » monde possible du texte est liée

à une certaine cohérence entre les composantes textuelles. Bien d'autres critères d'articulation peuvent être observés dans les oeuvres littéraires, si l'on songe aux romans par lettres (*Les liaisons dangereuses*), au naturalisme (Zola), au réalisme fantastique (Borges, avec par exemple *Pierre Ménard auteur de Quichotte*, où l'extrême du paradoxe semble atteint sans visible défaut de cohérence).

Les figures logiques élémentaires selon Peirce

Venons-en à Peirce. S'il est généralement un auteur difficile, la logique est un domaine où il a réussi à être clair. Il se définissait d'ailleurs souvent comme logicien. Il a étudié la logique des classes à la suite de Boole, introduit plusieurs innovations importantes, notamment un langage graphique pour représenter les relations entre ensembles (les « graphes existentiels »), ainsi qu'une notation algébrique élégante et rigoureuse pour les quantificateurs « il existe » et « quelque soit ». Cette notation fut utilisée dans les meilleurs ouvrages de logique de la fin du XIX^{ème} siècle, plutôt que celle de Frege jugée trop obscure et lourde⁴. Notre notation actuelle est d'ailleurs une simple variante typographique de celle de Peirce. Voilà de quoi se rassurer : il y a des poignées solides dans l'oeuvre de Peirce pour un lecteur de formation scientifique mais non philosophique.

Je me limiterai aux aspects de la logique peircéenne directement liés au problème de l'interprétation. Le pragmatisme est d'ailleurs souvent présenté par Peirce comme une méthode pour préciser les significations des mots et concepts, par exemple : « ... *pragmatism is, in itself, no doctrine of metaphysics, no attempt to determine any truth of things. It is merely a method of ascertaining the meanings of hard words and of abstract concepts.* » ('Pragmatism', EP 2:400-401, 1907). Il finira par introduire le terme « pragmatisme » pour distinguer sa propre conception de celle de James, Dewey, etc⁵.

Quelle est cette méthode ? C'est la fameuse « maxime du pragmatisme », formulée dans l'article classique de 1878, « How to make our ideas clear », et qui est restée, elle, à peu près stable dans ses écrits. En voici par exemple une version tardive : « *Hence is justified the maxim, belief in which constitutes pragmatism; namely, in order to ascertain the meaning of an intellectual conception one should consider what practical consequences might conceivably result by necessity from the truth of that conception; and the sum of these consequences will constitute the entire meaning of the conception.* » ('Pragmatism', CP 5:8-9, c. 1905). Le pragmatisme apparaît donc comme une hygiène de pensée, une méthode pour se débarrasser des discussions oiseuses, pour mettre en évidence les mauvais usages des concepts et symboles.

En premier lieu, je présenterai les trois figures logiques de base que sont la déduction, l'induction, l'abduction (ou rétroduction). Puis nous verrons comment les faire intervenir dans le processus d'interprétation des signes – ce qui nécessitera un aperçu de la conception peircéenne des signes.

Peirce a donné un statut théorique précis à la figure logique de l'abduction. Comme de juste, il a laissé sur cette question nombre d'écrits qui ne disent pas tous la même chose. Une bonne manière de l'aborder me semble être par le formalisme logique, qui permet de comparer clairement les trois figures de base. Il faut mentionner ici un ar-

ticle d'Albert David⁶, qui étudie de façon approfondie les articulations entre les trois figures. Je reprendrai un certain nombre de ses observations.

Dans sa version la plus schématique, l'abduction est une figure logique élémentaire qui se construit à partir des mêmes constituants que la déduction et l'induction, comme en contrepoint. Supposons des événements A et B susceptibles de se produire, et une règle « A implique B ». Ces trois éléments ne sont ici rien d'autre que des symboles abstraits ayant pour fonction de présenter les figures logiques.

La *déduction* est la forme la plus traditionnelle du syllogisme⁷, et c'est un raisonnement à la conclusion certaine. (R) et (O1) impliquent (O2) :

(R) – admettons la règle : « If A, then B; »

(O1) – A se produit : « But A: »

(O2) – on s'attend à la production de B : « [Ergo,] B. »

Induction et abduction sont des arrangements différents des trois lignes précédentes. L'*induction* est la figure logique consistant à poser la règle comme conclusion de l'observation de A et B : A se produit, B se produit, je propose la règle « If A, then B ». C'est une démarche de généralisation, et la conclusion est hypothétique.

Dans l'*abduction*, j'ai encore deux éléments dans les données : la règle « If A, then B » et, cette fois, la production de B – et non plus de A. L'abduction consiste à proposer comme conclusion : « A ». Je ne conclus pas à une règle, mais à l'éventualité d'un événement singulier qui expliquerait l'événement observé. C'est également un raisonnement hypothétique, mais l'hypothèse est d'une autre nature que pour l'induction.

En résumé :

On remarquera, avec A. David, que les trois figures se déduisent les unes des autres par permutation circulaire des lettres R, O1, O2.

Peirce a employé pour l'abduction d'autres noms souvent plus suggestifs : rétroduction, *backwards inference*, raisonnement par hypothèse, raisonnement a posteriori, présomption. En définitive, pour Peirce, l'abduction est bien plus qu'une figure logique. C'est un acte d'invention, d'imagination, qui n'est pas nécessairement fondé sur des motifs précis ou explicites. Pratiquer l'abduction, c'est parfois tout simplement deviner : « *Abduction is that kind of operation which suggests a statement in no wise contained in the data from which it sets out. There is a more familiar name for it than abduction; for it is neither more nor less than guessing.* » (MS 692), HP 2:898-899, 1901.

L'abduction est déclenchée par un étonnement, une surprise, un besoin de mettre de l'ordre, de trouver une explication à un phénomène qui contredit nos croyances : « *The whole operation of reasoning begins with Abduction, which is now to be described. Its occasion is a surprise. That is, some belief, active or passive, formulated or unformulated, has just been broken up. It may be in real experience or it may equally be in pure mathematics, which has its marvels, as nature has. The mind seeks to bring the facts, as modified by the new discovery, into order; that is, to form a general conception embracing them. In some cases, it does this by an act of generalization. In other cases, no new law is suggested, but only a peculiar state of facts that will « explain » the surprising phenomenon; and a law already known is recognized as applicable to the suggested hypothesis, so that the phenomenon, under that assumption, would not be surprising, but quite likely, or*

even would be a necessary result. This synthesis suggesting a new conception or hypothesis, is the Abduction. » EP 2:287, 1903.

L'abduction (appelée ici rétroduction) est peut-être de nature divine : « *Retroduction gives hints that come straight from our dear and adorable Creator. We ought to labour to cultivate this Divine privilege. It is the side of human intellect that is exposed to influence from on high. With this investigation starts. Having once formed a conjecture, the first thing to be done is to draw Deductions from it and compare them with observations. [---] So Retroduction comes first and is the least certain and least complex kind of Reasoning.* » (A Letter to J. H. Kehler, *The New Elements of Mathematics*, 3:206, 1911).

Les précédentes citations nous indiquent comment s'articulent les trois figures logiques dans la démarche d'acquisition de connaissance : d'abord l'abduction, puis la déduction, enfin l'induction. Les trois forment un cycle, déclenché par l'étonnement devant un phénomène qui contredit nos « habitudes » (c'est-à-dire nos connaissances, ce que nous tenons pour assuré), qui s'achève par la résolution de la tension et notre disponibilité pour un nouvel étonnement. On voit bien, en effet, la nécessité d'employer les trois figures dans un raisonnement scientifique sur des données empiriques. La déduction à elle seule ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, mais elle est indispensable pour déployer les conséquences d'hypothèses que nous formulons dans la phase d'abduction. Ces conséquences étant mises à l'épreuve empiriquement, nous pratiquons l'induction lorsque nous nous efforçons d'exprimer sous forme de règles (de théorie, autrement dit) les conclusions des observations réalisées lors de ces épreuves. Ces règles peuvent servir à leur tour à une nouvelle phase d'abduction, etc.

La différence entre déduction et abduction peut encore être caractérisée comme une différence d'orientation temporelle : alors que la déduction permet d'inférer *a priori* un conséquent d'un antécédent, l'abduction est une induction *a posteriori*, du conséquent vers l'antécédent, de l'effet vers la cause. C'est évidemment une figure logique indispensable pour toute enquête policière ou encore, dans une entreprise industrielle, pour trouver les causes des défauts de qualité⁸...

Les logiques de l'interprétation selon Peirce

Venons-en maintenant à la question du signe. Ce qui distingue fondamentalement la conception peircéenne du signe de la conception saussurienne est son caractère ternaire et processuel. Pour Peirce, le signe est composé de trois entités indéfectiblement liées – le Representamen (l'élément perceptible du signe, son représentant sensible), l'Objet (ce dont le signe tient lieu), l'Interprétant (un autre signe plus développé, qui renvoie au même objet). Ces trois éléments s'enchaînent : l'interprétant, qui est donc un signe, possède son propre representamen et renvoie à son tour à l'objet, ce qui produit un nouvel interprétant renvoyant à nouveau au même objet, et ainsi de suite. Ce processus est potentiellement infini, les interprétants d'un signe ne constituant pas *a priori* un ensemble fermé. G.G. Granger, penseur original qui a été un des rares à s'intéresser à la sémiotique peircéenne en pleine floraison du structuralisme, a représenté ce processus comme une suite infinie de triangles (Granger 1966, 1988)⁹ :

Ce processus est appelé par Peirce *semiosis* (mot grec) ou sémiose. On peut en donner deux types de définition : en termes de relations formelles, en termes d'interprétation. Formellement, « *un Signe ou Representamen est un premier qui entretient avec un se-*

cond appelé son objet une relation triadique si authentique qu'elle peut déterminer un troisième, appelé son interprétant, à entretenir avec son objet la même relation triadique qu'il entretient lui-même avec ce même objet » (C.P. 2.274). Les termes « premier », « second », « troisième », renvoient aux trois catégories qui ont, dès l'un de ses premiers articles¹⁰, représenté une constante dans la pensée peircéenne. De façon très résumée¹¹, la Priméité est la catégorie de ce qui existe par soi-même, sans référence à rien d'autre – par exemple, un signe dans sa manifestation première (le Representamen), avant toute interprétation. L'exemple favori de Peirce est une tache de couleur rouge, éclatante, avant même qu'on pense « c'est une couleur ». La Secondéité est la catégorie de ce qui existe en référence à un Premier – c'est la catégorie à laquelle appartient l'Objet du signe, ce à quoi le signe renvoie par une liaison qui n'est pas encore interprétée, dotée de sens. La Tiercéité est la catégorie de ce qui fait médiation entre un Premier et un Second – de ce qui donne le sens, autrement dit l'Interprétant, qui est un signe renvoyant au même Objet, mais avec une signification « plus développée ».

Une définition plus « humaine » du signe, mais aussi plus traditionnelle, est la suivante : « un signe, ou representamen, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet. Il tient lieu de cet objet non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement du Representamen » (C.P. 2.228).

Soulignons deux idées importantes dans ces définitions. La première est que le signe représente l'objet de façon partielle, ou éventuellement erronée, fautive. Ceci conduit Peirce à distinguer deux aspects de l'objet : l'objet tel que le signe le représente, appelé *Objet immédiat*, et l'objet extérieur au signe, appelé *Objet dynamique*. Il existe un écart irréductible, une tension, entre les deux, et elle peut être génératrice d'enquête, d'une démarche de connaissance : « *We must distinguish between the Immediate Object, - i.e., the Object as represented in the sign, - and the Real (no, because perhaps the Object is altogether fictive, I must choose a different term; therefore:), say rather the Dynamical Object, which, from the nature of things, the Sign cannot express, which it can only indicate and leave the interpreter to find out by collateral experience.* » (A Letter to William James, EP 2:498, 1909).

La deuxième idée est que, si l'interprétant est déterminé par le couple signe-objet, il ne s'agit pas d'un déterminisme strict, ce qui offre la possibilité d'interprétations nouvelles, inhabituelles. La relation est complexe : l'interprétant semble déterminé par le signe-representamen, mais il l'est aussi par l'objet auquel renvoie ce même representamen. Peirce exprime ces relations en termes de médiation : « *But to say that it [a sign] represents its Object implies that it affects a mind, and so affects it as, in some respect, to determine in that mind something that is mediately due to the Object. That determination of which the immediate cause, or determinant, is the Sign, and of which the mediate cause is the Object may be termed the Interpretant...* » ('Some Amazing Mazes, Fourth Curiosity', CP 6.347, c. 1909).

Ces analyses se comprennent mieux si on les rapproche du processus de lecture tel que le voit Eco. Lorsqu'un signe est manifesté, l'esprit qui le reçoit, et dans lequel ce

signe produit un effet, n'a pas une perception directe de l'objet à travers le signe. L'interprétant apparaît certes produit par le signe, « immédiatement », mais l'objet n'apparaît que de façon médiate, à travers ce signe. C'est en fait une abduction qui se produit là : l'esprit récepteur doit « remonter » du signe reçu à l'objet auquel il est lié. Dans la vie quotidienne, ces abductions se font automatiquement dans nos esprits, sans que nous en ayons conscience. Eco dénomme « hypercodées » de telles abductions. Mais certains signes nous posent des énigmes, nous ne comprenons pas ce que l'émetteur a voulu dire, et nous nous formulons diverses hypothèses. Nous pouvons interroger l'émetteur du signe, ou bien, si nous ne voulons pas l'interrompre, attendre la suite des événements pour avoir plus d'information et retenir l'hypothèse la plus adéquate. Ceci est exactement le processus de lecture décrit par Eco. La lecture, comme la conversation, est tissée de suspensions de sens. Dans l'interprétation des signes, il y a des points d'appui relativement sûrs et des points où il faut deviner la signification, faire des hypothèses. Les hypothèses qui ne se trouvent pas levées dans la suite de l'échange conversationnel ou de la lecture du texte nous restent comme des énigmes et appellent une enquête plus approfondie.

Un exemple empirique donné par Peirce (ils sont rares !) nous permet d'illustrer cela et de mieux comprendre la signification de la distinction qu'il fait systématiquement entre *immédiat* et *dynamique*. Le qualificatif « immédiat » désigne ce qui est manifeste dans le signe, quand on le prend à *la lettre*. C'est ce que Eco appelle le *manifeste* du texte. L'exemple est le suivant (Letter to William James, CP 8.314, 1909). Peirce s'est levé avant sa femme et celle-ci lui demande, à son réveil : « *What sort of a day is it ?* ». Cette question est un signe dont l'objet exprimé (objet immédiat) est le temps qu'il fait. Mais son objet dynamique est l'impression que Peirce a probablement retirée du coup d'oeil qu'il a jeté par la fenêtre, en entrouvrant le rideau. L'interprétant exprimé (interprétant immédiat) est la qualité du temps, mais l'interprétant dynamique est, pour Peirce, le fait de répondre à la question de sa femme – ainsi que le contenu de la réponse (« *my answering her question* », le gérondif étant difficile à traduire en français). Peirce distingue encore un troisième interprétant, l'interprétant final ou ultime (« *ultimate* »), qui est l'intention que traduit la question : « (...) *her purpose in asking it, what effect its answer will have as to her plans for the ensuing day* ». La proximité avec les concepts de Eco est ici évidente. Le Lecteur modèle est l'esprit interprète capable de comprendre l'interprétant final du signe que constitue le texte littéraire. Il ne s'arrête pas à la lettre du texte (interprétant immédiat) mais cherche ce que le texte attend de lui (interprétant dynamique). L'interprétant dynamique n'est pas donné, il est à produire par abduction.

Eco distingue trois types d'abduction (*Limites de l'interprétation*, pp.253-285). En rappelant que l'abduction, au sens logique, implique de prendre une règle ou loi comme point de départ, ce sont : les abductions « hypercodées » pour lesquelles la règle ne souffre aucune indétermination et que nous faisons quasi-automatiquement, les abductions « hypocodées » où nous avons, au contraire, à choisir entre plusieurs règles toutes applicables, et enfin les abductions « créatives » où nous devons inventer une règle. Ce dernier cas est fréquent dans les arts, mais peut se produire en sciences, comme dans le cas où un nouveau paradigme (au sens de Kuhn) est inventé. Dans le cadre d'une étude des déductions policières (Zadig, Sherlock Holmes), Eco introduit en outre le concept de « méta-abduction » pour désigner l'opération qui

consiste à identifier le monde réel (celui où les méfaits ont réellement eu lieu) avec le monde possible créé par le détective sur la foi des indices et du raisonnement.

Concluons cette promenade dans les landes arides de la logique par quelques pistes d'exploitation. J'en vois au moins trois, toutes fondées sur la notion de « monde possible » et de ce qu'on peut en tirer pour nos rapports avec le monde réel. D'abord, comment écrire des textes scientifiques (dans le domaine des organisations, s'entend) solides et riches, c'est-à-dire capables de combler des lecteurs exigeants. L'analyse textuelle selon Eco met au jour un nombre impressionnant de dimensions textuelles dont il convient de penser les articulations. Servirait-elle, par exemple, à améliorer des textes du type « analytic narratives »¹², dont la composante littéraire est constitutive ? En second lieu, que donnent ces logiques textuelles quand on les applique à des textes organisationnels, et non plus à des échanges conversationnels ou à des textes littéraires ? Quelles sont les propriétés caractéristiques des textes organisationnels, et en quoi impactent-elles la logique de l'interprétation ? On regardera prioritairement du côté de la pragmatique : les textes organisationnels sont en effet conçus pour *faire* ou *faire faire* (Cooren 2004, Bayart 2007). Une troisième piste est représentée par les textes organisationnels qui cherchent à construire des mondes possibles, par exemple les déclarations de politique de l'organisation, les plans, les scénarios de prospective (par exemple, *Les Chroniques muxiennes*, Degot et al, 1982). Eco nous montre comment s'interroger sur ces mondes possibles et sur leurs articulations avec le monde réel – notamment avec son concept de méta-abduction, qui porte sur l'identification d'un monde hypothétique avec le monde réel. Sans nécessairement aller jusqu'à l'identification, on peut affirmer que l'évocation de mondes possibles a une influence sur notre lecture du monde actuel. Les logiques de l'interprétation peuvent nous aider à clarifier ces relations.

Références

- Bayart Denis (2007). « A pragmatist view of the reader-author relation in organizational settings ». Communication, 23rd EGOS Colloquium, July 5–7, 2007, Vienna, Austria
- Cooren François (2004). « Textual agency : how texts do things in organizational settings ». *Organization*, vol. 11(3): 373-393.
- David Albert (2001). « Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées ». In A. David, A. Hatchuel & R. Laufer (Eds.), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*. pp 83-109. Paris, Vuibert.
- Dégot Vincent, Girin Jacques, Midler Christophe (1982). *Chroniques Muxiennes. La télématique au quotidien*. Paris, Editions Ententes
- Eco, Umberto, (1979). *Lector in Fabula*. Milano, Bompiani. Trad. fr. Livre de poche, coll. Biblio essais, 1979
- Eco Umberto (1984). *Postilla a Il nome della rosa*. Bompiani, Milano. Trad. fr. *Apostille au Nom de la rose*. Livre de poche, coll. Biblio essais, 1992
- Eco Umberto (1992). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
- Eco Umberto (1996). *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*. Trad. fr., Bernard Grasset, Paris.
- Bergman Mats, Paavola Sami (2003). *Commens Dictionary of Peirce's Terms*. Helsinki University. <http://www.helsinki.fi/science/commens/dictionary.html>. [Toutes les citations en anglais proviennent de ce site très utile.]

Peirce Charles S., Deledalle Gérard (1978). *Ecrits sur le signe. Textes de C.S. Peirce édités et traduits par G. Deledalle*. Paris, Ed. du Seuil. [Les citations en français proviennent de ce livre précurseur] ■

Denis Bayart

CNRS / École Polytechnique

1. Les écrits publiés par Peirce lui-même représentent environ 12 000 pages imprimées. Les manuscrits non publiés représentent environ 80 000 pages qui donneraient, une fois imprimées, environ 80 volumes de 500 pages. Une édition chronologique sélective est en cours (*Writings of Charles S. Peirce*, 6 volumes parus à ce jour, 1980-2000 – voir détails sur le site <http://www.helsinki.fi/science/commens/collections.html> d'où ces notes sont tirées). Il existe également une édition plus ancienne, longtemps la seule, (*Collected Papers*, 8 volumes, 1931-1958) et un recueil des textes les plus représentatifs, *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings* (2 volumes, 1992-1998). Les abréviations correspondantes sont W, CP, EP. Par exemple, CP 3.216 renvoie au volume 3 des *Collected Papers*, §216. Une édition française est en cours (*Œuvres*, 3 volumes parus, 2002-2006) aux éditions du Cerf, sous la direction de C. Tiercelin et P. Thibaud, spécialistes reconnus de Peirce. Elle suit un plan qui lui est propre.
2. R. Marty, de l'Université de Perpignan. Son travail est consultable sur <http://www.cspeirce.com/menu/library/rsources/76defs/76defs.htm>
3. Eco s'inscrit dans un courant très important en théorie littéraire, dit des "théories de la réception", qui s'est développé à partir des ouvrages de H.R. Jauss et W. Iser. Une floraison de travaux se produisit dans les années 1970-1980, notamment en sémiotique, mais est un peu retombée par la suite. Plusieurs analystes des organisations ont développé cette problématique à partir des années 1990 (voir par exemple le dossier "Récits et management", *Revue française de gestion*, n° 159 –2005/6). Eco a aussi exposé ses conceptions de façon très plaisante et sans pédantisme dans *Six promenades dans les bois du roman*, à conseiller sans réserves.
4. Putnam, Hilary (1982). « Peirce the logician ». *Historia Mathematica* 9, 290-301.
5. « In the April number of *the Monist* [What Pragmatism Is', 1905] I proposed that the word 'pragmatism' should hereafter be used somewhat loosely to signify affiliation with Schiller, James, Dewey, Royce, and the rest of us, while the particular doctrine which I invented the word to denote, which is your first kind of pragmatism, should be called 'pragmaticism.' The extra syllable will indicate the narrower meaning. Pragmaticism is not a system of philosophy. It is only a method of thinking... » (A Letter to Signor Calderoni, CP 8.205-6, c. 1905)
6. David, A. 2001. "Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées". In: A. David, A. Hatchuel & R. Laufer (dir.). *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*. Paris, Vuibert, pp. 83-109.
7. Je reprends ici certaines formulations de : Peirce CS. Some Consequences of Four Incapacities Claimed For Man. *Journal of Speculative Philosophy* 2 (1868), pp. 140-157
8. il y a en effet, historiquement, des rapports attestés entre le pragmatisme et les méthodes de contrôle statistique de la qualité développées par WA Shewhart aux Laboratoires Bell.
9. Granger, Gilles-Gaston, 1988. *Essai d'une philosophie du style*. Paris, Odile Jacob. 2^{ème} édition revue et corrigée (1^{ère} éd. 1968)
10. « On a New List of Categories » (1867)
11. Il serait trop long et hasardeux de développer cela ici. Voir l'article de D. Savan, « La sémiotique de Charles S. Peirce », reproduit dans : Bounoux D (dir.). *Sciences de l'information et de la communication*. Larousse, coll. Textes essentiels. Paris, 1993. pp 101-116.
12. Dumez H, Jeunemaître A. 2005. "La démarche narrative en économie", *Revue Economique*, Vol. 56, N° 4, juillet, pp. 983-1005.

Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton